

Sophie Bessis

Les Arabes,
les femmes,
la liberté

Albin Michel

L'homme, c'est le monde de l'homme, l'État, la société. Cet État, cette société produisent la religion, une conscience du monde renversé, parce qu'ils sont un monde renversé [...]. La religion est le soupir de la créature accablée, le cœur d'un monde sans cœur, comme elle est l'esprit des temps privés d'esprit. Elle est l'opium du peuple.

Karl MARX

Prologue

*Il était une fois, en Tunisie,
il y a longtemps*

1956 : l'indépendance a six mois à peine quand le pays se réveille, un matin d'été, un 13 août exactement, peuplé de femmes nouvelles. Une loi, une simple loi, leur dit ce jour-là qu'elles sont libres d'épouser qui elles veulent, qu'elles seront l'épouse unique d'un mari contraint à la monogamie, qu'elles peuvent divorcer comme elles veulent, qu'elles deviennent des êtres à part entière au regard de leurs semblables. L'homme qui a fait cette loi leur dit aussi que le voile est leur prison, qu'elles peuvent montrer leurs jambes et leur visage, qu'elles ne doivent plus avoir peur. Alors, beaucoup, beaucoup d'entre elles, bourgeoises ou domestiques, riches et plus modestes, se hasardent à sortir

Les Arabes, les femmes, la liberté

« nues », comme on appelait jadis les femmes dévoilées dans la rue. Je me souviens de Souad, notre jeune femme de ménage, belle comme une statue, demandant à ma mère de l'aider à choisir un imperméable « réversible » qui remplacerait son *safseri*¹. Il y avait Lili aussi, de bonne généalogie, qui eut trente ans cette année-là. Elle marcha avec peine et perdit l'équilibre la première fois qu'elle sortit dans la rue sans son voile. Mais on s'habitue facilement au bonheur de ne plus avoir à se cacher.

Viennent l'automne, puis l'année suivante. Les tribunaux débordent tout d'un coup de demandes de divorce. Combien de celles qui, à peine pubères, avaient senti une nuit un vieil étranger pénétrer dans leur lit, ou d'autres décidant qu'elles avaient trop trimé, se rendirent auprès du juge ? On ne sait pas vraiment, mais elles furent nombreuses. On m'a raconté l'histoire de l'une d'elles « montée » de sa province pour accompagner son époux à la foire de Tunis. Elle n'aimait pas les mêmes stands que lui et décida de continuer seule sa visite. La retrouvant, le mari, fâché de cette soudaine indépendance, la menaça de représailles. « Un mot de plus, et je vais chez

1. Voile traditionnel des citadines tunisiennes.

Prologue

Bourguiba », répondit l'épouse désormais sûre de son droit.

Ainsi, les femmes de ce pays découvrirent qu'elles pouvaient être libres. Depuis, elles ont aussi appris les limites de cette liberté.

*Il était une fois, en Égypte,
il y a plus longtemps encore*

Années 50. Les studios du Caire débordent d'activité. On y tourne des films qui font le tour du monde arabe. Les stars y tiennent des fume-cigarettes aussi longs que leurs longs doigts. Leurs robes décolletées laissent voir la naissance de leurs seins. Les hommes sont beaux comme elles. Ils s'embrassent, leurs lèvres s'entremêlent. Ils chantent l'amour. Dieu n'est pas là. Il est loin des écrans, ne leur dicte pas sa loi.

Dehors, dans la rue, d'autres femmes marchent, la tête haute, ne portant ni foulard ni voile. Quand elles peuvent, elles proclament et écrivent que le siècle où elles sont nées sera celui de leur liberté, et que les vieux turbans n'y pourront plus rien faire.

Les Arabes, les femmes, la liberté

*Il était une fois, chez les Arabes,
encore plus loin dans le temps*

Fin du XIX^e siècle et début du XX^e. En Égypte et ailleurs, des hommes cherchent à sortir les Arabes de leur trop longue somnolence. Comment changer leur monde pour lui faire épouser le siècle qui s'annonce ? Comment quitter l'inusable carcan d'une tradition figée par le discours religieux, qui les étouffe tous, hommes et femmes en même temps, même si les premiers ont le pouvoir pour eux ? Comment se débarrasser d'un Dieu qu'on a privé d'esprit pour le transformer au fil des siècles en un méticuleux greffier de minables interdits ? Comment construire l'avenir si l'on garde les femmes en prison ?

De l'Égyptien Kacem Amin au Tunisien Tahar Haddad, bien des penseurs arabes tiennent en ce temps-là les propos les plus osés contre ce qu'on a fait de leur islam. Leurs écrits sont violents comme des cris d'alarme. Tous sont alors convaincus que le progrès tant souhaité de leurs sociétés passe par celui des femmes. Celles de cette époque prennent part à ce bouillonnement. Nombre d'entre elles aspirent à changer de statut, réclament l'abolition de la polygamie

Prologue

et des privilèges masculins, veulent travailler hors du foyer et cesser de dépendre, pour tout acte de la vie, du père, du frère ou du mari.

Retour vers le présent

Mais les temps ont changé. Un siècle plus tard, le vent est à la défense de la religion ou des codes qui en tiennent lieu. Quelques zélotes en mal de reconnaissance qualifieraient peut-être aujourd'hui les écrits d'antan d'islamophobes, et le premier exégète venu les frapperait d'une *fatwa* assassine. Les penseurs iconoclastes continuent heureusement d'exister partout dans le monde arabe. Mais ils encourent tous les dangers dès lors qu'ils s'écartent du dogme. Leurs prédécesseurs de l'autre siècle avaient certes subi les foudres des gardiens du temple. Ceux d'aujourd'hui doivent trop souvent choisir entre la mort et l'exil¹, abandonnant leurs sociétés à l'unique magistère des censeurs de liberté.

1. De Khartoum à Alger en passant par Le Caire, nombre d'intellectuels ont été assassinés depuis le début des années 90 au nom de la version la plus obscurantiste de l'islam. Quant à ceux qui se sont exilés, ils sont des milliers à enseigner dans les universités d'Europe et d'Amérique.

Les Arabes, les femmes, la liberté

Le *hijab*, ce voile « moderne » que beaucoup de femmes portent par choix et non sous la contrainte, a gagné comme une vague les rues et les universités des métropoles arabes. De plus en plus nombreux, les nouveaux gardiens du temple clament qu'on a trahi la norme en accordant aux femmes quelques libertés. Et la norme revient. Certes, elle n'est plus la même. Les citadines modernes de Tunis ou de Rabat se marient tard, une fois leurs études terminées, et n'ont pas plus de deux ou trois enfants. Elles travaillent à l'extérieur car leur ménage a besoin de deux salaires. C'est beaucoup, dira-t-on. Oui mais. Mais la plupart acceptent sans plus combattre la suprématie de l'homme et répugnent à choquer sa « fierté ». Elles consultent en direct les prédicateurs télé-géniques que leur envoient les chaînes orientales, et se conforment de bon gré aux diktats de ces télé-évangélistes d'Allah qui reformulent au goût du jour les dogmes ayant servi depuis toujours à justifier leur sujétion.

Au Koweït, le film *Titanic* dure une heure de moins que sur les écrans d'Europe et d'Amérique. Les spectateurs avouent qu'ils n'en ont pas très bien compris l'intrigue. Car il n'y a plus un seul baiser dans la version qu'on leur a concoctée. Pas une épaule dénudée, pas l'ombre d'un

Prologue

sein naissant sous le décolleté. Entre deux coups de ciseau, ils n'ont pas pu reconstituer l'aventure des héros. Toujours métropole du cinéma arabe, l'Égypte exporte partout ses feuilletons islamiquement corrects, femmes fidèlement gardiennes du foyer, respect des règles et voile garantis. Ce dernier règne désormais en maître dans les rues de toutes les villes de « la mère du monde », comme les Égyptiens aiment toujours appeler leur pays.

Il n'y a pas si longtemps, un jeune Tunisien n'ayant jamais quitté sa ville natale, une bourgade perdue à l'intérieur des terres, se rendit en vacances chez un oncle résidant sur la côte, en pleine zone touristique. En allant sur les plages, il découvrit la multitude des corps presque nus des femmes. Elles ne se cachaient pas, offrant – bien au contraire – leurs chairs luisantes d'huile aux rayons du soleil. Le soir, à peine plus vêtues, elles arpentaient le front de mer en caressant les hanches de jeunes hommes de son âge. Il ne dit rien de toute la semaine. De retour chez lui, il ne parla pas non plus. Son mutisme prolongé inquiéta ses parents qui le conduisirent chez le médecin. « Aphasie momentanée due à une émotion violente », diagnostiqua ce dernier. Malade, l'adolescent était malade d'avoir vu.

Les Arabes, les femmes, la liberté

En 2000, malgré la pression d'un exécutif soucieux de moderniser son image, les parlementaires jordaniens ont refusé de pénaliser les « crimes d'honneur » qui rendent l'homme libre de laver ce bien précieux dans le sang des pécheuses supposées de sa famille. Car l'honneur d'un homme continue de se loger entre les cuisines des femmes de son clan.

En 2005, la version arabe de l'émission *Star Academy* disparaît de la télévision publique algérienne, au prétexte de violer « la Constitution, qui interdit à tout établissement de l'État de véhiculer des programmes contraires à l'éthique et à la morale islamiques », selon les propos d'un dirigeant du parti islamiste officiel.

Veut-on d'autres exemples ? Leur liste serait vite fastidieuse tant ils se multiplient. Après une trop brève éclipse, voilà Dieu revenu pour habiller les femmes. Car leur corps est le diable, on l'avait oublié.

Quelques histoires, quelques images, pour demander pourquoi. Pourquoi, dans cette partie du monde, semble-t-il si difficile d'aborder le futur autrement que par le biais du recours au passé ? Pourquoi, une fois de plus et malgré les changements, les femmes sont-elles de nouveau

Prologue

contraintes de porter sur leurs épaules le signe identitaire et de guérir ainsi les blessures d'un temps que les hommes refusent ?

Où est passé l'héritage réformiste ? Dans quels obscurs replis de l'histoire s'est-il perdu pour que les jeunes qui peuplent les écoles et les facultés n'en aient aucune connaissance ? Comment expliquer que le monde arabe ait oublié ses penseurs libéraux pour céder, à peine quelques décennies plus tard, aux sirènes des populismes nationalistes puis islamistes ? Pourquoi, en somme, chaque nouvelle génération de penseurs modernistes est-elle mise en présence d'une page blanche quand elle veut réfléchir à l'avenir des Arabes ?

Le mieux aurait-il donc précédé le pire ? Ce n'est pas si simple. Était-ce mieux, est-ce pire ? La chronologie de nos brefs récits veut pour l'instant rappeler ce que l'on sait maintenant mais qu'on oublie encore, qu'il n'y a pas de sens de l'histoire. On ne peut donc plus penser l'évolution en termes d'opposition entre la tradition et la modernité, la seconde étant supposée remplacer peu à peu la première. Tradition et modernité, ce couple d'opposés a fait fortune au point de résumer, l'une l'essence même de la pensée et de l'action en mouvement vers le pro-

Les Arabes, les femmes, la liberté

grès, l'autre l'immobilisme censé être la norme des cultures situées hors de l'orbite de ce mouvement. La seconde a essentialisé la première pour en faire un invariant doué d'éternité, afin de se poser comme son inverse irréductible puisqu'elle postule le changement permanent. Or l'histoire récente nous apprend que la tradition ne cesse de se réinventer à travers d'insolites appropriations de la modernité qui, elle aussi, s'imprègne des recompositions d'un passé qu'elle méprise. Et ce qu'on croit souvent sculpté dans le marbre de l'ancien est une tradition « récente », cet oxymore résumant une partie des contradictions que connaît aujourd'hui le monde arabe.

Tout cela fabrique un monde moderne, non pas gagné à la modernité, mais situé dans la contemporanéité, ayant intégré les codes et les outils de cette dernière et revendiquant officiellement, à quelques rares exceptions près, son inscription dans l'actuel. Les monarchies du Golfe, y compris la très obscurantiste monarchie saoudienne, se prévalent d'une telle insertion. Les pays du Maghreb central estiment y être entrés depuis longtemps de plain-pied. Là encore, même l'actuel souverain chérifien – tout commandeur des croyants qu'il continue d'être – veut

Prologue

être un roi moderne, et pas seulement dans l'apparence.

Ce « moderne », appelons ainsi les mutations que connaît la région pour éviter le terme – porteur d'un autre sens – de modernité, existe aussi banalement qu'ailleurs. Toutes les constructions, tous les bricolages, même les plus hasardeux, sont devenus possibles à partir du moment où ce qu'on nomme tradition et ce qui se dit moderne coexistent dans le temps, dans les esprits et les pratiques. La condition des femmes ne peut donc servir à mesurer la marche du premier. Alors de quoi sont-elles aujourd'hui la mesure ?

Des tâtonnements ou des échecs de la modernité ? Les continents du Sud n'en ont en effet connu que des versions tronquées, des caricatures, ses vides en somme – comme on parlerait de l'antimatière – qui ont permis des régressions dont on n'a pas fini de mesurer l'ampleur.

Les femmes, dans ce monde, paraissent en fait errer entre les différentes versions d'un modernisme sans modernité, qui n'a su ni voulu les soustraire totalement aux anciennes oppressions, et la redécouverte d'identités construites sur l'obsession de leur contrôle. C'est ce qui explique peut-être les étrangetés de leur condi-

Les Arabes, les femmes, la liberté

tion : progrès, stagnation, régression, émancipation, libération, sujétion ? Lesquels de ces termes conviennent-ils pour décrire non seulement leur réalité mais celle de l'ensemble du monde auquel elles appartiennent ? Le sort des femmes, ce qu'on fait d'elles et ce qu'elles font d'elles-mêmes, mesurerait-il alors l'intensité du maelström arabe et les parcours heurtés de ses ondes de choc ?

Ces seuls enjeux autour du féminin suffisent à justifier les interrogations sur la place et le devenir des femmes dans le monde arabe. Il faut suivre leur trace pour comprendre, à travers et par elles, les trajectoires de sociétés qui veulent aller quelque part sans savoir où elles vont.

Les héritages

La tentation de la modernité

De l'Égypte à la Syrie¹ et à la Tunisie, les élites arabes entrent dès les années 1850, avant même la période coloniale, dans un ardent débat sur la modernité. Seuls échappent à ce mouvement la Péninsule Arabique – confinée dans son isolement désertique –, l'Algérie – coupée de ses liens orientaux par une colonisation précoce –, le Maroc dont la vieille monarchie puise sa légitimité dans des structures féodales et rurales et, plus généralement, les pays les moins urbanisés de la région. Au Caire, à Beyrouth, à Alep, à Tunis, les bourgeoisies modernistes observent, fascinées, cette Europe qui leur fait face, pétrie

1. La Syrie pré-mandataire, soit le Liban, la Palestine et la Syrie actuels.

Les Arabes, les femmes, la liberté

par l'universel des Lumières qui l'a faite à la fois puissante et libérale. Elles regardent aussi vers Istanbul, capitale d'un Empire ottoman dont elles sont proches et dont les réformes entamées à partir des années 1830 sont en train de changer le destin.

À la même époque, l'Égypte offre le premier exemple de tentative de création d'un État arabe moderne, sous l'égide du souverain Mohammed Ali. Pendant le siècle qui suit, elle reste un centre de la pensée libérale, dont les représentants affirment leur admiration pour les Lumières européennes. Tous voient dans la condition féminine une des causes du retard pris par leurs sociétés. Certes, un puissant courant salafiste leur fait face, qui préconise un retour aux sources de l'islam pour se protéger des appétits occidentaux. Les libéraux n'en exercent pas moins une influence déterminante sur le monde intellectuel égyptien du premier tiers du XX^e siècle.

En Tunisie, l'instauration d'une quasi-monarchie constitutionnelle en 1857, les réformes introduites par le Premier ministre Khereddinne dès avant la colonisation, la multiplication d'ouvrages qui prônent l'urgente nécessité de moderniser la société, illustrent la vivacité de

Les héritages

cette tension vers le nouveau que des élites éclairées sont pressées de mettre en œuvre. Là encore, dès le début du *xx^e* siècle, nombre d'auteurs se prononcent pour une évolution rapide de la condition féminine. Si, plus tard, Bourguiba mania plus d'une fois l'arme du nationalisme populiste, il est avant tout l'héritier de cette histoire dont il s'est constamment réclamé et qu'il fera fructifier avec les réformes entreprises dès l'aube de l'indépendance.

Là où existe un courant réformiste, c'est des principes issus de la pensée des Lumières que ses tenants se réclament. Le désenclavement de leur monde leur paraît une question de survie. Ils puisent leurs modèles politiques dans les institutions démocratiques occidentales et introduisent dans la pensée arabe la notion nouvelle de liberté individuelle. Celle-ci doit remplacer, pour ces penseurs, le carcan du communautarisme qui fait partie des archaïsmes contre lesquels ils veulent lutter. Ils restent beaucoup plus prudents sur le chapitre des mœurs, mais n'en placent pas moins la question du « progrès » de la condition féminine au cœur de leurs interrogations sur la modernité.

C'est ainsi que, dès la fin du *xix^e* siècle, un

Les Arabes, les femmes, la liberté

Kacem Amin¹ peut s'insurger contre l'imposition du voile en s'écriant : « C'est quand même étonnant ! Pourquoi ne demande-t-on pas aux hommes de porter le voile ou de dérober leur visage au regard des femmes s'ils craignent tant de les séduire ? La volonté masculine serait-elle inférieure à celle de la femme ? » Peut-être plus téméraire encore : « Devons-nous vivre ou nous condamner à mourir et à disparaître ? [...] Nous devons comprendre comment les gens ont progressé et comment nous avons régressé, comment ils sont devenus forts et nous faibles, comment ils sont heureux et nous malheureux. »

En 1913, un Mansour Fahmi condamne radicalement² le sort réservé par l'islam au sexe féminin. « Les éléments sociaux, dit-il, qui ont eu pour effet la décadence croissante de la femme sont en voie de décomposition. L'institution théocratique, qui domine et ombrage

1. K. Amin, égyptien, 1863-1908. Ses deux ouvrages sur la question des femmes sont : *Tabrir el mar'a* (L'Émancipation de la femme), 1897 ; *El mar'a el jadida* (La Nouvelle Femme), 1900.

2. M. Fahmy, égyptien, 1886-1959. Son principal ouvrage : *La Condition de la femme dans l'islam* (avant-propos de M. Harbi), éditions Allia, Paris, 2002 (réédition).

Les héritages

tout, est à son déclin. L'évolution inéluctable prépare l'émancipation des opprimés, et bientôt la figure anémiée de la femme musulmane reprendra un aspect de santé et de vie... » Il est certes puni de sa témérité en étant renvoyé de l'université. Il n'en représente pas moins un courant important de la pensée de cette période.

Et en 1930, le Tunisien Tahar Haddad, pourtant sorti de l'université théologique de la Zitouna, publie un ouvrage révolutionnaire, *Notre femme dans la loi et dans la société*¹, dans lequel il prône un changement radical du statut des femmes, et compare le port du voile « à la muselière qu'on met aux chiens pour les empêcher de mordre ». Lui aussi est sanctionné par les Oulémas. Son ouvrage ne s'inscrit pas moins dans ce moment « féministe » que traversent le Machrek aussi bien que le Maghreb.

Aucun d'entre eux ne renie pour autant son appartenance au vaste monde arabo-musulman, et ils se gardent bien de critiquer l'islam de front. Ils se réclament plutôt de sa tradition libérale et veulent l'inscrire dans leur époque.

1. T. Haddad, 1898-1935. Traduction française sous le titre *Notre femme, la législation islamique et la société*, Maison tunisienne de l'édition, 1978.